



Ce LIVRE porte le N°:

CE LIVRE EST **VOLAGE** ET **GRATUI** ;
 IL EST DESTINÉ À ÊTRE **LU** ET PUIS À PASSER
 DE **MAINS EN MAINS**, À ÊTRE DÉLAISSÉ
 SUR UN RAYON DE LIBRAIRIE, OU À ÊTRE
DISSIMULÉ DANS UN **LIVRE** CHOISI
 À L'INSU DU LIBRAIRE ET À **SORTIR**
 du RAYON entre **LES MAINS** D'UN LECTEUR
 INCONNU.

POUR COMMENTER ET SUIVRE
 SON PARCOURS, IMPRIMER LE PDF,
 OU CONSULTER LE CATALOGUE
 DES LIVRES SANS POCHE :

<http://livresanspoche.free.fr>

Texte et dessins: **GAILLE** ★ garantis

PIGEONS ET PORCS

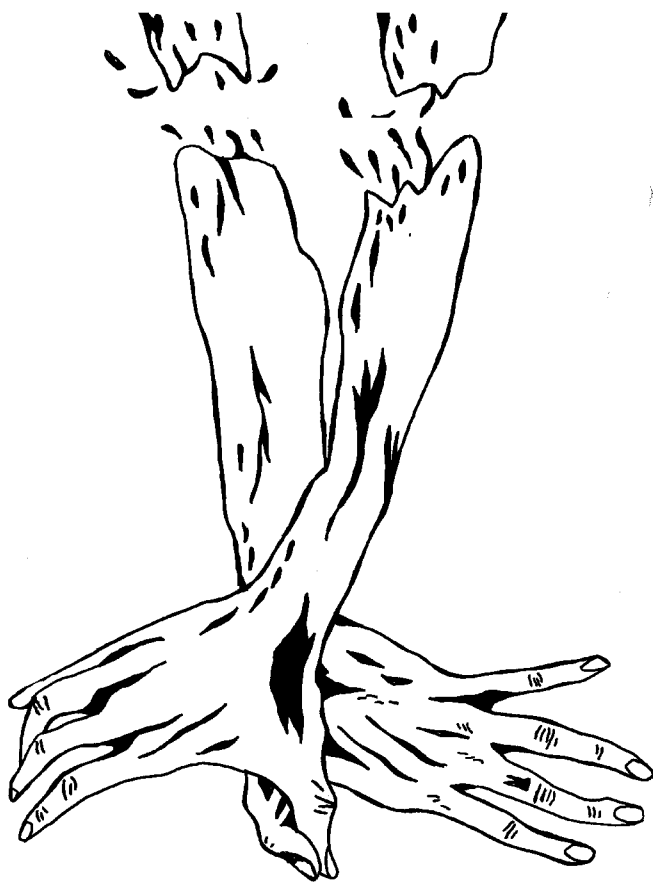


GAILLE ★ garantis

et dit qu'il ne supportait pas les gens qui ne comprenaient pas ce qu'il disait. Je réalisai alors que le côté pathologique de nos deux situations ne nous unissait plus. Pour la première fois un léger sentiment de peur se mélangea à mon accablement et mon ennui. Il commençait à m'oppresser. Quand nous nous levâmes pour aller vers son tram, car je lui avais dit que je voulais rentrer, il continuait à évoquer sa famille et répétait « ammazzare ! ammazzare ! », complètement emporté et passionné. Je commençais à croire qu'il aimait vraiment tuer. Je vis un enfant courir, je l'enviai et je sentis que ma bonne étoile m'ordonnait de fuir. Sa liberté jurait avec ma situation et mon émotion. Fausto répétait « ammazzare ! ammazzare ! », encore. La discussion s'éternisa. Il laissa passer deux trams pour continuer son discours. J'étais à ce point désireux de rentrer que j'ai oublié presque tout ce que nous disions là, mais je crois qu'il s'agissait encore de violences. Il salua, en l'appelant « mon ami », un handicapé mental fameux des rues de Grenoble toujours habillé en loques, qui hurle ou fredonne parfois des inepties en marchant, toujours avec sa radio sur l'épaule, qui ne lui répondit pas. Je commençais à avoir des réflexions métaphysico-paranoïaques complètement hors contexte. Fausto prit le tram et nous nous fixâmes rendez-vous le lendemain en fin de journée.

J'allai au rendez vous ; je ne l'y vis pas.
Deux semaines plus tard je l'aperçus à la gare routière qui monologuait avec une femme qui attendait son bus. Je l'ignorai et passai mon chemin.

J'étais seul et accablé. Je rencontrais pour la deuxième fois, dans la rue à Grenoble un clochard italien qui me demandait une pièce et, pour pratiquer sa langue, en lui signifiant cette intention, je l'invitai à manger. Il me désignait des objets alentour en donnant leurs noms. Nous nous présentâmes ; quand j'appris qu'il s'appelait Fausto, je lui parlai de Goethe, mais comme il cita avec insistance Dr Jekill and Mr Hyde, je n'insistai pas : la référence que j'avais faite au diable aussi n'était pas forcément une bonne solution pour engager la discussion. Au kebab, elle commença vraiment. Il ne parlait que très peu le français. Je mis du temps à bien intellectualiser ses phrases ; il fit référence au président de l'assemblée européenne et aux services secrets avec lesquels il aurait travaillé. Il me confia qu'il avait une fille qu'il voulait aller chercher et qu'il avait un plan ; il était poursuivi en Italie. Il me dit aussi qu'il voulait me présenter ses amis. Il mit la moitié de son hamburger dans sa poche. Sur le chemin du supermarché, il insulta son ex-femme et repara de sa fille restée avec elle. Je lui dis que ma petite amie était à l'hôpital psychiatrique ; il me demanda si je voulais la faire s'échapper ; je répondis qu'on ne pouvait jamais savoir mais qu'elle devait sortir dans quinze jours. Les gens nous regardaient en coin. J'étais las. La caissière semblait indifférente. Nous avons acheté, en bouteille plastique, un litre de « La Villageoise » et un pain. Je dis que c'était le pire vin existant ; il affirma le contraire. Je lui ai demandé une cigarette roulée et nous avons fumé en chemin.



il avait regardé son visage sur la carte d'identité, le seul moment de notre entretien où son émotion s'était éloignée de la haine ou de la puissance. Il but un peu de vin. Le surveillant le vit et nous demanda de partir, ce que nous fîmes en riant.

Il parlait sans discontinuer et de plus en plus fort. En déambulant, il m'expliqua qu'il pouvait aller n'importe où, qu'il allait partir aux États-Unis avec sa fille. Il prétendit que la misère touchait l'Europe, que la plupart des appartements du centre ville étaient vides ou occupés par des étudiants, son argumentation se basait sur l'absence de lumière aux fenêtres. Tous les riches auraient fui aux États-Unis. Je n'avais pas le courage de le contredire. Sa folie commençait à me peser. Il s'extasia assez longtemps devant des bijoux et des montres dans une vitrine disant que ce n'était pas un problème pour lui de se les payer. Puis il dit que sa mère était une pute, que Rome était une pute et que la mer était une pute. Il dit que Grenoble l'aimait et que les montagnes l'aimaient, le connaissaient, et le protégeaient. Nous avons regardé ensuite les costumes qui lui plaisaient derrière la vitrine d'un magasin fermé. Le soir était tombé. Il philosopha sur le fait de pouvoir aller à gauche ou à droite. La bouteille de vin était presque vide. Il regarda une femme et sa fille et les insulta. Il me dit que l'être humain était laid. Il contempla dans une vitrine des costumes pour homme.

Assis avec lui sur un banc de la place Victor Hugo, je me sentais de plus en plus faible. Il traita les pigeons qui vinrent vers nous de porcs. Mais dit-il les humains sont plus encore des porcs que les pigeons. Les extra-terrestres ont peur de nous. Nous sommes laids. Il énumérait nos disgrâces : nez, sourcils, cheveux, bouches... etc. Eux, ils étaient grands, blancs, beaux... Il me décrivit avec la main droite leurs démarches aériennes. Un groupe de jeunes gens de vingt cinq trente ans couraient et plaisantaient à dix mètres de nous. « C'est de la merde de diable » dit l'un d'eux à voix haute. Ils semblaient chargés de vigueur et d'entrain. Fausto insulta sa famille mafieuse, très riche et très puissante. Il me dit qu'il avait pu arrêter la guerre qu'elle planifiait, qu'il avait assassiné pour ça. Sa famille décimée le détestait maintenant. Je lui demandai de répéter un mot et il serra les mains pour contenir sa colère

Le crépuscule commençait. La porte des toilettes céda à une de ses manipulations, ce qui nous évita de payer. Fausto prétendit qu'il connaissait le diable, qu'il vivait dans l'obscurité, qu'il était dans toutes les maisons, dans les cabinets et qu'il n'était pas matériel et apparaissait sous forme de lumière. Il n'avait pas peur du diable ; il faisait peur au diable. Quand il se mettait en colère, il le faisait fuir. La simple prononciation du mot « rabbia » faisait monter son ton et la violence déformait ses traits. Que la discussion stagne devant les toilettes publiques m'incommodait. Il cracha plusieurs fois sur le démon mouchetant le sol de salive et de glaires. Je ne sais plus à quels moments de notre errance, mais plusieurs fois, il me dit que j'étais son ami.

La bouteille de vin posée par terre, nous prenions places à la terrasse de Mac Donald sans commander quoi que ce soit. Il me dit que parfois il était invisible, que, dans la rue, les gens passaient sans le voir. Ma méfiance s'éveilla sérieusement quand il ajouta que, quand il fumait, il ne pouvait disparaître. Le surveillant demanda à un groupe d'une dizaine d'adolescents de quitter la terrasse car ils ne consommaient pas les produits du fast-food. Ils protestèrent avec imbécillité. Nous continuions, lui à boire le vin, moi à y tremper les lèvres. La fatigue m'accablait de plus en plus. Il s'énerva car je ne comprenais pas qu'il me parlait d'ovnis ; il dut faire un dessin car je ne connaissais pas ce mot en italien qu'il m'avait presque crié plusieurs fois. Il prétendait connaître les extra-terrestres et qu'ils l'avaient protégé, enfant, je crois, contre la colère de son père alors qu'il s'était réfugié sur un toit, mais je ne suis pas sûr : mon attention baissait et il parlait de plus en plus vite et passionnément. Les extra-terrestres l'aimaient car « il était bon ». Par l'évocation de l'épisode avec les oiseaux lui mangeant dans la main, il cherchait à me le prouver à nouveau ; je ne le contredis pas. Tant bien que mal j'évoquai le souvenir d'un vieil homme à Paris couvert d'oiseaux mangeant dans ses mains, sur sa tête, sur ses épaules les graines qu'il y posait. Le vieillard était maculé de fientes. Mon ami SDF fut surpris. Il refusait de le croire et me fit répéter plusieurs fois. Il croyait être le seul être au monde à qui les oiseaux faisaient confiance et à qui ils parlaient. Une angoisse déçue se lisait dans ses yeux et le relâchement de son faciès. Ce fut, omis celui où

Place Victor Hugo, assis sur un muret, il me dit que ses amis allaient venir. Il renversa un peu de vin sur le sol « per i morti », but et me tendit la bouteille ; je trempai les lèvres. Il me parlait, en mimant, un sous-italien, oblitérant certains accords ou règles de grammaires, pensant qu'il serait ainsi plus facile à comprendre ; parfois je le corrigeais en posant des questions sur la langue et en espérant qu'il change de niveau de langage. Son entêtement allait m'y faire renoncer. Il jeta sur le sol du pain ; les pigeons, qu'il qualifia de porcs, et les moineaux vinrent. Il me dit qu'ils étaient ses amis. Les moineaux venaient chercher la nourriture dans ses mains. Il me demanda si j'avais déjà vu ça. Je dis « non ». Il me dit que les oiseaux le comprenaient. Je lui demandai où il couchait et il répondit, je crois, au Grand Palace. Stupéfait, je lui demandai s'il avait une chambre. Il dormait dans la rue à côté de l'hôtel. Nous avons reparlé de ma petite amie parce qu'il voulait savoir si elle était « folle ». Il m'énuméra les drogues qu'il avait consommées : cocaïne, héroïne, LSD, kétamine, amphétamines, ecstasy, mescaline... Il me dit qu'il était intelligent et qu'il connaissait un moyen de trouver de l'argent. Ne gagnant pas non plus ma vie je pourrais être son associé. Grâce à mon argent nous allions acheter des châtaignes et fabriquer un foyer pour les cuire. Les gens alléchés par l'odeur viendraient à nous. Les châtaignes seraient grosses et vendues un euro pièce. Son emphase était théâtrale. Je lui parlais de la police et il ne croyait pas qu'il y aurait de problème.

La fatigue m'accablait ; mes habits usés me semblaient ternes en contraste avec les passants. Les gens rayonnaient de bonne santé. Des mouvements paranormaux isolés prenaient forme dans mon esprit. J'achetai des cigarettes blondes pour faire plaisir à mon interlocuteur. Nous nous sommes dirigés vers une autre place et avons trouvé un banc libre. Là, il chanta des chants populaires. Nous chantions ensemble Bella Ciao ; je dis que le chant des partisans était communiste. Il cracha et dit « merda ». Nous parlions un peu de terrorisme, des « brigate rosse » et de l'ETA qu'il croyait communiste ; quand j'affirmai que c'était un mouvement nationaliste il dit que c'était bien. Il dit que tous les noirs étaient des voleurs. Je corrigeai : « pas tous », pour tempérer et à demi révéler le fond de ma pensée. Il réaffirma « tous ». Il me parla des services secrets, me montra sa carte d'identité prétendant

qu'elle était fausse et d'ailleurs mal conçue et chercha à le prouver affirmant que « repubblica » ne prenait qu'un b, ce qui est faux (je le vérifiai par la suite), et que ses cheveux n'étaient pas bruns mais châtain, qu'il y avait des erreurs sur sa taille et que la couleur de ses yeux n'était pas celle inscrite... La photo vieille de trois ans lui fit venir les larmes aux yeux. Il dit qu'elle était belle. Il avait quarante ans passés. En trois ans, il avait dû en prendre dix. Puis, face à la photo d'un vieux pape, il se signa et dit qu'il n'aimait pas le nouveau, il réfléchit et affirma que sa préférence allait à l'antépénultième. Ses yeux se tournèrent vers le ciel. Parmi les papiers qu'il me montrait, ceux des services sociaux et des médecins l'amènèrent à repenser que les gens avaient peur de lui. Le dentiste, le médecin avaient peur. Je dis que je n'avais pas peur. Je n'avais pas peur. Je méprisais les passants. La discussion s'élaya vers ses souvenirs. Il avait travaillé comme mécanicien et avait entretenu une femme qui l'avait rejeté par la suite ; il voulait aller lui reprendre sa fille. « Toutes les femmes sont des putes » dit-il, sa mère et toutes les autres ; leur seule pensée est : cazzo. Je questionnai : « même ta mère ? » « Ma mère est une pute ». Je compris qu'il voulait soutenir son propos en relatant que sa petite amie x ou y l'avait réveillé par une fellation, pourtant je lui dis que c'était chouette. Il l'avait rejetée « va fa ancuro ». Il répéta ses insultes et cracha. Les femmes ne le désiraient plus selon ses dires parce qu'il était laid. Il m'avait énoncé les noms de ses maîtresses en les comptant sur ses doigts. Il me parla d'une étudiante à qui il parlait de temps en temps et qui habitait à deux pas. Je m'étonnai car il ne parlait pas français ni elle italien. Il répéta encore que toutes les femmes étaient des putes. Il avait un plan pour récupérer sa fille de quatre ans dit-il. Je lui demandai pourquoi il était recherché en Italie. Ses amis aimaient la frime et l'argent, vêtements de marques, voitures, armes à feu, trafic de drogue... etc. « Mafia ». Plusieurs d'entre eux avaient été tués... Par la police, certains. C'était pour cela qu'on lui avait demandé de rencontrer le président de l'assemblée européenne (il allait acheter des vêtements distingués), il devait faire des révélations. Lui était, au contraire d'eux, « bon et travailleur ». Les passants nous regardaient avec incompréhension et crainte, et je sentais à nouveau le contraste entre eux et nous. Nous partîmes vers les toilettes publiques.

